

Friedrich Hegel (1770-1831)

Hegel est le philosophe qui a pensé l'histoire du point de vue idéaliste. C'est-à-dire qu'il tente de penser l'idée dans le temps. Ainsi il se rattache à la fois à Héraclite (idée de devenir et que les contradictions sont motrices) et à Parménide et Platon (idéalisme). Il se rattache également à Spinoza par son panthéisme. Enfin, il est étroitement lié à Kant car il développe la conception de l'histoire esquissée par celui-ci.

Selon Hegel, l'histoire est un développement de la *Raison*, qu'il appelle aussi *Idée* ou *Concept* ou *Esprit du monde* (on peut y voir une idée spinoziste). Cet esprit du monde s'incarne en particulier dans les consciences humaines : l'épopée de l'esprit du monde est aussi l'épopée de la conscience humaine. Plus précisément il faudrait parler d'odyssée car il s'agit d'une sorte de voyage qui se termine par un retour sur soi. Hegel identifie partout un mouvement en trois temps : thèse, antithèse, synthèse. Ainsi la conscience humaine commence par s'affirmer (thèse), puis elle se nie en s'extériorisant dans le monde, dans des œuvres (antithèse) ; enfin, grâce à ces œuvres, elle fait retour sur elle-même car l'homme prend conscience de lui en se voyant dans ses créations comme dans un miroir (synthèse). Pour comprendre cela, commençons par donner quelques exemples très concrets de cette odyssée en trois temps :

(*) En philosophie : Héraclite et l'école ionienne affirment le devenir universel (thèse), Parménide et l'école éléate nient totalement ce devenir (antithèse), Platon réunit éternité et temps par sa théorie des Idées qui fait du temps « l'image mobile de l'éternité immobile » (synthèse). La synthèse conserve et dépasse (le terme allemand *aufheben* exprime ce double mouvement) les éléments positifs de la thèse et de l'antithèse.

(*) Dans la religion chrétienne : il y a d'abord Dieu le père (thèse), puis il crée le monde et s'incarne dans son fils Jésus (antithèse), et enfin Jésus revient au Saint-Esprit (synthèse). Ceci donne un éclairage original sur la Trinité, et donne aussi une image de la philosophie de l'histoire de Hegel : l'Idée existe d'abord par soi (thèse), puis elle se réalise dans le monde et dans les êtres vivants, elle se nie en devenant matière (antithèse), et enfin, elle fait retour sur soi dans l'homme qui prend conscience du monde et de soi comme idée. En quelque sorte, l'homme est un fragment de matière qui découvre un jour qu'il est en fait idée : la conscience est revenue à son point de départ.

(*) Hegel donne également comme image la *dialectique du maître et de l'esclave* : au début il y a entre deux hommes un conflit originnaire (thèse), au terme duquel l'un des deux finit par s'avouer vaincu, c'est-à-dire qu'il place la vie au dessus de sa liberté, il accepte d'être nié par l'autre et devient esclave (antithèse) ; mais grâce à son travail sur le monde, sa conscience se développe et il finit par s'affranchir du maître (synthèse).

Ce dernier exemple nous met sur la voie d'une autre grande idée de Hegel : c'est que toutes les consciences sont en *lutte pour la reconnaissance*. Chaque homme désire être reconnu comme une valeur, c'est-à-dire faire l'objet du désir de l'autre. Ce *désir du désir de l'autre* s'exprime de manière conflictuelle. Il est facile de trouver de multiples exemples de cette structure dans les phénomènes de concurrence, de rivalité, de mode, de mimétisme, etc. Ainsi la thèse de Hegel sur la conscience est que toute conscience doit passer par un travail, un conflit et surtout par autrui : je ne prends conscience de moi-même que dans mes œuvres et dans le regard de l'autre.

Ainsi, les contradictions ne sont pas le seul moteur de l'histoire : il y a aussi la passion. « Rien de grand dans le monde ne s'est fait sans passion. »⁴¹ La passion est une *ruse de la*

⁴¹ Hegel, *La Raison dans l'histoire*.

raison par laquelle les individus, croyant satisfaire leur intérêt, réalisent en réalité des fins universelles. Napoléon croyait satisfaire son désir de gloire, et les autres le suivaient, comme magnétisés par sa passion ; mais tout ceci n'a servi qu'à l'épanouissement des idées de la Révolution française : liberté, égalité, justice.

Cette philosophie donne notamment une clé pour comprendre l'esthétique et l'histoire de l'art : Hegel n'a pas de mal à montrer que l'art est une extériorisation de l'intériorité humaine dans des objets matériels. Plaçant l'esprit au premier plan, Hegel n'hésite pas à affirmer que toute œuvre humaine est supérieure à la nature, car elle est un produit de l'esprit. Il critique également la thèse qui voit dans l'art une simple imitation de la nature.

Hegel retrace l'histoire de l'art (et de son progrès) à partir de cette grille de lecture. Il y eut ainsi d'abord l'art symbolique (art égyptien), où le contenu cherche la forme adéquate ; puis l'art classique (art grec et romain) où l'équilibre entre la forme et le fond est atteint ; et enfin l'art romantique (art chrétien) dans lequel l'idée a dépassé la forme et renonce à s'accorder à elle. Cette histoire de l'art marque donc un affranchissement progressif de l'idée (contenu) par rapport à la forme. A l'art succèdent la religion puis la philosophie comme modes privilégiés de compréhension de soi de la conscience universelle. C'est en ce sens que Hegel parle de la « fin de l'art » : l'art n'a plus la fonction privilégiée qu'il avait auparavant. De même, Hegel parle de la « fin de l'histoire » au moment où Napoléon vainc la Prusse, répandant les idées de la Révolution française en Europe : car désormais le développement de la conscience humaine est achevé. Les événements historiques futurs n'apporteront rien d'essentiellement nouveau, tout comme les développements artistiques futurs.

Marx sera le grand héritier de la philosophie hégélienne, non sans la transformer radicalement : il en fera une théorie matérialiste et la fin de l'histoire prendra la forme d'une société communiste.

Arthur Schopenhauer (1788-1860)

Schopenhauer est l'héritier de Kant. Sa métaphysique est simple : le monde existe comme *volonté* et comme *représentation*. C'est ainsi qu'il interprète la distinction kantienne entre phénomènes et chose en soi. Le monde existe comme représentation : il est une image, il est une idée de notre esprit. Mais il existe aussi comme volonté, et nous ressentons cette volonté intérieurement. C'est la même volonté, hors de l'espace et du temps, qui traverse l'ensemble des êtres vivants. Ainsi les deux dimensions de l'existence humaine, l'affect et la pensée, nous révèlent le monde sous ses deux aspects principaux. On retrouve dans cette distinction le dualisme cartésien, le parallélisme spinoziste, aussi bien que la distinction kantienne.

Le monde est déterminé. Si nous nous sentons libres, c'est uniquement parce que nos actes sont l'expression de notre nature, comme le dit Schopenhauer dans un texte qui rappelle l'exemple spinoziste de la pierre qui serait doué de conscience :

En résumé, l'homme ne fait jamais que ce qu'il veut, et pourtant, il agit toujours nécessairement. La raison en est qu'il *est déjà ce qu'il veut* : car de ce qu'il *est* découle naturellement tout ce qu'il *fait*. Si l'on considère ses actions *objectivement*, c'est-à-dire par le dehors, on reconnaît avec évidence que, comme celles de tous les êtres de la nature, elles sont soumises à la loi de la causalité dans toute sa rigueur ; *subjectivement*, par contre, chacun sent qu'il ne fait jamais *que ce qu'il veut*. Mais cela prouve seulement que ses actions sont l'expression pure de son essence individuelle. C'est ce que sentirait pareillement toute créature, même la plus infime, si elle devenait capable de sentir.

Schopenhauer, *Essai sur le libre arbitre*, Conclusion

Au niveau existentiel, Schopenhauer reprend la thèse de Platon : le désir est manque, donc souffrance. De plus, le désir n'est jamais satisfait, car dès qu'un désir est satisfait nous tombons dans l'ennui, c'est-à-dire le désir de désirer, jusqu'à ce qu'un nouveau désir survienne pour nous tirer de là. « **La vie donc oscille, comme un pendule, de droite à gauche,**

de la souffrance à l'ennui »⁴². Ce raisonnement mène Schopenhauer à adopter une philosophie très proche du bouddhisme : le moyen d'atteindre la délivrance est de renoncer à ce désir, à ce « vouloir-vivre » qui est source de souffrance.

Tout vouloir procède d'un besoin, c'est-à-dire d'une privation, c'est-à-dire d'une souffrance. La satisfaction y met fin ; mais pour un désir qui est satisfait, dix au moins sont contrariés ; de plus, le désir est long, et ses exigences tendent à l'infini ; la satisfaction est courte, et elle est parcimonieusement mesurée. Mais ce contentement suprême n'est lui-même qu'apparent ; le désir satisfait fait place aussitôt à un nouveau désir ; le premier est une déception reconnue, le second est une déception non encore reconnue. La satisfaction d'aucun souhait ne peut procurer de contentement durable et inaltérable. C'est comme l'aumône qu'on jette à un mendiant : elle lui sauve aujourd'hui la vie pour prolonger sa misère jusqu'à demain. – Tant que notre conscience est remplie par notre volonté, tant que nous sommes asservis à l'impulsion du désir, aux espérances et aux craintes continuelles qu'il fait naître, tant que nous sommes sujets du vouloir, il n'y a pour nous ni bonheur durable, ni repos. Poursuivre ou fuir, craindre le malheur ou chercher la jouissance, c'est en réalité tout un ; l'inquiétude d'une volonté toujours exigeante, sous quelque forme qu'elle se manifeste, emplit et trouble sans cesse la conscience ; or sans repos le véritable bonheur est impossible. Ainsi le sujet du vouloir ressemble à Ixion attaché sur une roue qui ne cesse de tourner, aux Danaïdes qui puisent toujours pour emplir leur tonneau, à Tantale éternellement altéré.

Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et comme représentation*, § 38

Cette conception se traduit par une esthétique : alors que le *joli* stimule la volonté, le *beau* l'apaise. C'est en ce sens que Schopenhauer interprète l'idée kantienne de « satisfaction désintéressée ». Pour illustrer cette idée je ne citerai qu'une seule phrase de Schopenhauer :

Lorsque, s'élevant par la force de l'intelligence, on renonce à considérer les choses de la façon vulgaire ; lorsqu'on cesse de rechercher à la lumière des différentes expressions du principe de raison, les seules relations des objets entre eux, relations qui se réduisent toujours, en dernière analyse, à la relation des objets avec notre volonté propre, c'est-à-dire lorsqu'on ne considère plus ni le lieu, ni le temps, ni le pourquoi, ni l'à-quoi-bon des choses, mais purement et simplement leur nature ; lorsqu'en outre on ne permet plus ni à la pensée abstraite, ni aux principes de la raison, d'occuper la conscience, mais qu'au lieu de tout cela, on tourne toute la puissance de son esprit vers l'intuition ; lorsqu'on s'y plonge tout entier et que l'on remplit toute sa conscience de la contemplation paisible d'un objet naturel actuellement présent, paysage, arbre, rocher, édifice ou tout autre ; du moment qu'on s'abîme dans cet objet, qu'on s'y perd [*verliert*], comme disent avec profondeur les Allemands, c'est-à-dire du moment qu'on oublie son individu, sa volonté et qu'on ne subsiste que comme sujet pur, comme clair miroir de l'objet, de telle façon que tout se passe comme si l'objet existait seul, sans personne qui le perçoive, qu'il soit impossible de distinguer le sujet de l'intuition elle-même et que celle-ci comme celui-là se confondent en un seul être, en une seule conscience entièrement occupée et remplie par une vision unique et intuitive ; lorsque enfin l'objet s'affranchit de toute relation avec la volonté ; alors, ce qui est ainsi connu, ce n'est plus la chose particulière en tant que particulière, c'est l'Idée, la forme éternelle, l'objectivité immédiate de la volonté ; à ce degré par suite, celui qui est ravi dans cette contemplation n'est plus un individu (car l'individu s'est anéanti dans cette contemplation même), c'est le sujet connaissant pur, affranchi de la volonté, de la douleur et du temps.

Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et représentation*, § 34

Schopenhauer en déduit une hiérarchie des arts, qui culmine dans la tragédie : celle-ci offre en effet le spectacle d'une volonté, celle du héros, totalement vaincue par le destin. La *catharsis* qu'elle entraîne chez le spectateur est une résignation et une renonciation au vouloir-vivre.

⁴² Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et représentation*, § 57.

Ce qui donne au tragique, quelle qu'en soit la forme, son élan particulier vers le sublime, c'est la révélation de cette idée que le monde, la vie sont impuissants à nous procurer aucune satisfaction véritable et sont par suite *indignes* de notre attachement : telle est l'essence de l'esprit tragique ; il est donc le chemin de la *résignation*.

Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et représentation*, Supplément, chap. 37

La musique occupe une position à part dans la classification des arts, car elle a un statut privilégié : contrairement aux autres arts, elle ne révèle pas le monde comme représentation mais exprime directement la volonté, et nous donne donc un accès directe à l'essence profonde du monde.

Si les arts sont un moyen de parvenir au renoncement, la pitié, sentiment moral par excellence, constitue toutefois une voie supérieure à l'art pour atteindre cet idéal. Le monde peut bien paraître beau, mais le monde n'est pas un panorama : à *être*, il n'est que souffrance. Chaque bête est le tombeau vivant de mille autres. La pitié nous fait prendre conscience de ce fait et nous mène au renoncement plus sûrement que toute représentation artistique.

Et c'est ce monde, ce rendez-vous d'individus en proie aux tourments et aux angoisses, qui ne subsistent qu'en se dévorant les uns les autres, où, par suite, chaque bête féroce est le tombeau vivant de mille autres animaux et ne doit sa propre conservation qu'à une chaîne de martyres, où ensuite avec la connaissance s'accroît la capacité de sentir la souffrance, jusque dans l'homme où elle atteint son plus haut degré, degré d'autant plus élevé que l'homme est plus intelligent – c'est ce monde auquel on a voulu ajuster le système de l'optimisme et qu'on a prétendu prouver être le meilleur des mondes possibles ! L'absurdité est criante. – Cependant un optimiste m'ordonne d'ouvrir les yeux, de plonger mes regards dans le monde, de voir combien il est beau, à la lumière du soleil, avec ses montagnes, ses vallées, ses fleuves, ses plantes, ses animaux, etc. – Mais le monde est-il donc un panorama ? Sans doute ces choses sont belles à *voir* ; mais *être* l'une d'elles, c'est une toute autre affaire.

Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et représentation*, Suppléments, chap. 46

On peut également retenir de Schopenhauer sa métaphysique de l'amour : nos désirs sont des ruses de la nature, mis en nous pour le bien et la conservation de l'espèce. Quand deux amants se donnent rendez-vous, c'est en réalité l'espèce qui les instrumentalise comme des pantins pour réaliser son but, à savoir, produire les rejetons les plus viables possible. « L'inclination croissante de deux amoureux est en réalité déjà le vouloir-vivre du nouvel individu qu'ils peuvent et veulent engendrer. » C'est pourquoi les contraires s'attirent : les grands aiment les petits, etc. : la nature oriente nos penchants de manière à nous faire produire une descendance équilibrée.

[L]a nature ne peut atteindre son but qu'en faisant naître chez l'individu une certaine illusion, à la faveur de laquelle il regarde comme un avantage personnel ce qui en réalité n'en est un que pour l'espèce, si bien que c'est pour l'espèce qu'il travaille quand il s'imagine travailler pour lui-même ; il ne fait alors que poursuivre une chimère qui voltige devant ses yeux, destinée à s'évanouir aussitôt après, et qui tient lieu d'un motif réel. Cette illusion, c'est l'instinct. [...] Ainsi chaque être arrête d'abord son choix sur les individus les plus beaux, c'est-à-dire en qui le caractère de l'espèce est empreint avec le plus de pureté, et les désire ardemment ; ensuite il recherchera surtout dans un autre individu les perfections dont il est lui-même privé ; il ira jusqu'à trouver de la beauté dans les imperfections qui sont tout le contraire des siennes : les hommes de petite taille, par exemple, recherchent les femmes grandes, les blonds aiment les brunes, etc. [...] Ici donc, comme dans tout instinct, la vérité a pris la forme d'une illusion pour agir sur la volonté. C'est en effet une **illusion voluptueuse** qui abuse l'homme en lui faisant croire qu'il trouvera dans les bras d'une femme dont la beauté le séduit une plus grande jouissance que dans ceux d'une autre, ou en lui inspirant la ferme conviction que tel individu déterminé est le seul dont la possession puisse lui procurer la suprême félicité. [...] Aussi chaque amant, après le complet accomplissement du grand œuvre, trouve-t-il qu'il a été leurré ; car elle s'est évanouie, cette illusion qui a fait de lui la **dupe de l'espèce**. [...]

Nous devons commencer par dire que l'homme est, de nature, porté à l'inconstance en amour, et la femme à la constance. L'amour de l'homme décline sensiblement, à partir du moment où il a reçu satisfaction ; presque toutes les autres femmes l'attirent plus que celle qu'il possède déjà, il aspire au changement. L'amour de la femme, au contraire, augmente à partir de ce moment ; résultat conforme à la fin que se propose la nature, à savoir la conservation et l'accroissement aussi considérable que possible de l'espèce. [...]

Un sein de femme bien plein exerce un charme extraordinaire sur le sexe masculin ; c'est que, se trouvant en connexion directe avec les fonctions de reproduction de la femme, il assure au nouveau-né une nourriture abondante.

Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et représentation*, Suppléments, chap. 44

Comme pour Hegel, la passion est donc une ruse de la nature, à ceci près qu'elle n'est pas au service de la raison mais de la conservation de l'espèce. L'écrivain contemporain Michel Houellebecq s'inspire fortement de Schopenhauer, et n'hésite pas à détourner ses formules (« le monde comme supermarché et dérision », etc.). Schopenhauer est d'ailleurs lui-même un écrivain, et il a souvent des images éclatantes pour illustrer ses idées philosophiques (« la vie oscille, comme un pendule, de droite à gauche, de la souffrance à l'ennui »). Voici par exemple comment il présente la thèse kantienne de l'insociable sociabilité :

Par une froide journée d'hiver, un troupeau de porcs-épics s'était mis en groupe serré pour se garantir mutuellement contre la gelée par leur propre chaleur. Mais tout aussitôt ils ressentirent les atteintes de leurs piquants, ce qui les fit s'éloigner les uns des autres. Quand le besoin de se chauffer les eut rapprochés de nouveau, le même inconvénient se renouvela, de façon qu'ils étaient ballottés deçà et delà entre les deux souffrances, jusqu'à ce qu'ils eussent fini par trouver une distance moyenne qui leur rendit la situation supportable. Ainsi, le besoin de société, né du vide et de la monotonie de leur propre intérieur, pousse les hommes les uns vers les autres ; mais leurs nombreuses qualités repoussantes et leurs insupportables défauts les dispersent de nouveau.



Arthur Schopenhauer

Alexis de Tocqueville (1805-1859)

Alexis de Tocqueville est un aristocrate français qui, ayant vécu la grande transformation engendrée par la Révolution française, a particulièrement bien compris ce que signifie la modernité politique. En réalité, cette révolution est double : industrielle et politique. Alors que des penseurs comme Comte ou Marx se concentrent plutôt sur les aspects économiques, Tocqueville se soucie davantage des évolutions proprement politiques.

Tocqueville est le témoin du passage de l'Ancien régime aristocratique et monarchique au nouveau régime démocratique fondé sur la philosophie des Lumières et les droits de l'homme. La « démocratie » désigne un certain type de société plutôt qu'une organisation politique : à savoir une société qui tend à l'égalisation des conditions sociales et à l'uniformisation des modes de vie et des niveaux de vie. La souveraineté de tous est la conséquence logique de cette égalité fondamentale. La société démocratique a pour objectif prioritaire le bien-être du plus grand nombre.

Tocqueville a voyagé en Amérique. Selon lui, la démocratie fonctionne en Amérique principalement grâce aux habitudes et aux mœurs. La liberté a pour condition les mœurs. La religion est un facteur décisif. La société américaine a su joindre esprit de religion et esprit de liberté, contrairement à la société française. Le monde moral réglé permet l'établissement d'un monde politique contesté. La discipline privée est la condition de la liberté publique et politique. Rigueur religieuse et liberté politique vont de pair. Dans une société égalitaire, la discipline morale individuelle est une nécessité.

L'aristocratie avait comme aspects positifs le goût de la liberté et l'indépendance, qui sont des éléments nécessaires à la démocratie. Il aurait fallu faire la synthèse entre les anciennes et les nouvelles institutions, mais la France n'a pas réussi cette synthèse.

Les Français, ayant été séparés de la pratique du pouvoir, ont contracté le goût de l'idéologie. En particulier, *la passion pour l'égalité l'emporte sur le goût de la liberté*. Le souci du bien-être matériel entraîne une insatisfaction permanente, car chacun se compare aux autres. Dans ce contexte, la démocratie ne peut pas apporter de changements profonds : il y a un risque pour que la liberté ne soit prise que comme moyen ou condition du bien-être matériel. En effet, les hommes préfèrent être asservis qu'inégaux. Ainsi toutes les distinctions disparaissent, toutes les activités deviennent salariales en société démocratique, ce qui efface la distinction entre activités nobles et non nobles : toutes les professions sont de même nature. Cette évolution s'accompagne d'une tendance à l'isolement, à l'individualisme, extrêmement dangereuse du point de vue politique, car elle fait peser la menace d'un *totalitarisme doux*.

Je veux imaginer sous quels traits nouveaux le despotisme pourrait se produire dans le monde : je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs, dont ils emplissent leur âme. Chacun d'eux, retiré à l'écart, est comme étranger à la destinée de tous les autres : ses enfants et ses amis particuliers forment pour lui toute l'espèce humaine ; quant au demeurant de ses concitoyens, il est à côté d'eux, mais il ne les voit pas ; il les touche et ne les sent point ; il n'existe qu'en lui-même et pour lui seul, et, s'il lui reste encore une famille, on peut dire du moins qu'il n'a plus de patrie.

Au-dessus de ceux-là s'élève un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d'assurer leur jouissance et de veiller sur leur sort. Il est absolu, détaillé, régulier, prévoyant et doux. Il ressemblerait à la puissance paternelle si, comme elle, il avait pour objet de préparer les hommes à l'âge viril ; mais il ne cherche, au contraire, qu'à les fixer irrévocablement dans l'enfance ; il aime que les citoyens se réjouissent, pourvu qu'ils ne songent qu'à se réjouir. Il travaille volontiers à leur bonheur ; mais il veut en être l'unique agent et le seul arbitre ; il pourvoit à leur sécurité, prévoit et assure leurs besoins, facilite leurs plaisirs, conduit leurs principales affaires, dirige leur industrie, règle leurs successions, divise leurs héritages ; que ne peut-il leur ôter entièrement le trouble de penser et la peine de vivre ?

Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique* (1840), t. II, IV^e partie, chap. VI

Diderot avait lui aussi pressenti cette menace dès le XVIII^e siècle :

Le gouvernement arbitraire d'un prince juste et éclairé est toujours mauvais. Ses vertus sont la plus dangereuse et la plus sûre des séductions : elles accoutument insensiblement un peuple à aimer, à respecter, à servir son successeur quel qu'il soit, méchant ou stupide. Il enlève au peuple le droit de délibérer, de vouloir ou ne vouloir pas, de s'opposer même à sa volonté, lorsqu'il ordonne le bien ; cependant ce droit d'opposition, tout insensé qu'il est, est sacré : sans quoi les sujets ressemblent à un troupeau dont on méprise la réclamation, sous prétexte qu'on le conduit dans de gras pâturages. En gouvernant selon son bon plaisir, le tyran commet le plus grand des forfaits. Qu'est-ce qui caractérise le despote ? est-ce la bonté ou la méchanceté ? Nullement ; ces deux notions n'entrent pas seulement dans sa définition. C'est l'étendue et non l'usage de l'autorité qu'il s'arroe. Un des plus grands malheurs qui pût arriver à une nation, ce seraient deux ou trois règnes d'une puissance juste, douce, éclairée, mais arbitraire : les peuples seraient conduits par le bonheur à l'oubli complet de leurs privilèges, au plus parfait esclavage. Je ne sais si jamais un tyran et ses enfants se sont avisés de cette redoutable politique ; mais je ne doute aucunement qu'elle ne leur eût réussi. Malheur aux sujets en qui l'on anéantit tout ombrage sur leur liberté, même par les voies les plus louables en apparence. Ces voies n'en sont que plus funestes pour l'avenir. C'est ainsi que l'on tombe dans un sommeil fort doux, mais dans un sommeil de mort, pendant lequel le sentiment patriotique s'éteint, et l'on devient étranger au gouvernement de l'Etat. Supposez aux Anglais trois Elisabeth⁴³ de suite, et les Anglais seront les derniers esclaves d'Europe.

Diderot, *Réfutation d'Helvétius*, 1775

⁴³ Il s'agit d'Elisabeth I^{ère} (1533-1603), reine d'Angleterre de 1558 à 1603.